

Quand le corps se soustrait à lui-même

Flora Delalande

*Ce document est distribué sous licence Creative Commons paternité, pas
d'utilisation commerciale, pas de travaux dérivés, voir
[http ://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/](http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/)*

Rien.
À perte de vue
Rien.

Voilà ce qu'il me faudrait pour écrire. Un fond monochrome sans couleur.
Pas de lumière pour enfanter objets, paysages, mirages et illusions.

Rien.

Rien que l'absence de vie. L'absence de vide. La nuit alors peut-être, la nuit
dans laquelle notre substance se soustrait à nos sens. La nuit où la chaleur
du corps qui s'enferme sur lui-même, se respire et se touche, disparaît entre
deux souffles d'air. S'oublier. Oublier ce qui nous entoure, ce qui nous épie.
Pour mieux plonger tout au fond de soi-même.

Pas dans le cœur.

Non.

Pas dans le cœur, ni dans l'âme, ni dans l'esprit. Ce ne sont que des mots,
du vide. Un mensonge enfermé dans une graine de rien.
S'enfoncer dans les affres du moi, nu comme l'errance, les poings serrés sans
attendre de récompense, sans l'armure d'apparence.

Cesser de se servir des mots pour leur faire dire quelque chose. Cesser de les

considérer comme des humains, comme des êtres qui ont besoin des autres pour survivre, pour avoir un sens, pour puiser une force.

Ne plus penser. Se laisser prendre la main par le vide comme une enfant trop jeune pour comprendre de qui viennent ces doigts, quelles sont leurs intentions. Se laisser guider par l'aveugle fou sans chercher une couleur, une forme ou une poussière. Se laisser happer par le néant.

Sucer les grains de silence.